

C'est jamais, jamais fini, un dictionnaire...

*Dictionnaire culturel des mots et des savoirs, Wayāpi de Guyane*

par

Françoise GRENAND

« Rédiger un dictionnaire, c'est indéniablement être masochiste :  
ne jamais pouvoir tout dire. » (Jean Pruvost, 2014)

### **Bienvenue au club**

Contrairement à leurs sœurs possédant un patrimoine écrit accumulé sur plusieurs siècles, les langues orales (et je me contenterai ici des langues amazoniennes) manquent encore cruellement de repères et de témoignages historiques, nombre d'entre eux ayant sombré à jamais. Le travail revient, soit en explorant alentour, soit en chinant dans les quelques rares dépôts anciens, à débusquer les liens qui vont donner corps à une famille de mots. Établir les jalons d'un emprunt, retrouver en creux la marque d'une perte lexicale, attester un changement de sens deviennent alors des moments de pure jouissance. Ainsi peut-on espérer enrichir, non seulement le voyage des mots, mais aussi celui des techniques, des plantes, des remèdes, de la musique, des mythes et des démons. Plus largement, on peut utiliser cette démarche pour espérer enrichir le débat sur les familles linguistiques, car les dictionnaires d'anthropologues, malgré leurs nombreux défauts, ne méritent pas le déshonneur dont les accable Alain Rey :

« Ces dictionnaires utilisent la langue des anthropologues – anglais, français, allemand, russe, etc. – pour parler des mots, des idées et des choses d'une langue souvent sans écriture et qui n'était pas décrite dans cette langue même. Ces langues, qui bénéficiaient seulement d'un savoir intuitif – celui que sollicite l'anthropologue auprès de ses informateurs – se trouvent alors décrites selon le sémantisme d'une langue très différente, qui s'arroge la fonction de métalangage, sans prendre garde qu'elle n'est ni neutre, ni transparente, ni capable d'absorber entièrement la langue à décrire. Cette lexicographie savante des peuples "sans science" constituée est l'un des avatars de l'état d'esprit inégalitaire qui a donné naissance au colonialisme, tout

en visant l'objectivité, le respect et l'humanisme, et en les atteignant parfois. » (Rey, 2011 : 176-177)

Et lorsque le même auteur qualifie nos entreprises de « perversion pratiquée par tous les anthropologues » (Rey, 2011 : 594), parce que nous mêlons notre langue à celle à laquelle nous entendons rendre hommage, je reste coite. Non seulement je ne m'imagine pas être la seule à rédiger avec cette lenteur calculée que demande l'examen approfondi de chacun des mots que nous posons sur la feuille dans le respect de la culture qui s'ouvre à nous, mais en outre, pierre après pierre, nos recherches comblent des vides, ouvrent des fenêtres, construisent des hypothèses. Le travail dictionnaire sur ce qu'il est convenu de nommer « les petites langues exotiques » reste une contribution essentielle à l'élargissement des connaissances sur les langues et même les familles de langues. Alors que nous aurons ouvert des chemins, lancé des pistes, ce sont ces travaux qui, combinés à l'étude des traditions orales, aux fouilles des archéologues et aux recherches des généticiens, permettront d'épaissir une future histoire des langues, feront progresser les connaissances générales sur les migrations humaines, les conflits, les alliances et même les changements climatiques anciens.

## Pourquoi un *dico II* ?

*Parce qu'il y eut d'abord un dico I*

En 1989, paraissait un dictionnaire wayâpi-français (Grenand, 1989), surnommé *dico I*<sup>1</sup>. Cette langue et le petit peuple<sup>2</sup> qui la parle étaient à l'époque bien peu connus et les travaux scientifiques les concernant commençaient tout juste à percer le silence. Quelques années plus tôt, L'Harmattan avait consenti à publier un recueil de mythes en simple traduction française (Grenand, 1982), le directeur de la collection « ne voyant pas l'intérêt de gâcher du papier pour une langue qui, de toute façon, est fichue ». Les textes wayâpi sont donc restés à dormir dans mes cartons, même s'ils furent la source inépuisée des exemples, tant pour la grammaire (Grenand, 1980) que pour le dictionnaire qui suivit.

Le *dictionnaire I*, se dilatant au fur et à mesure que s'entassaient les fiches dans des boîtes à chaussures sur une annexe de mon bureau, avait originellement été conçu pour servir à notre propre usage, Pierre Grenand et moi-même. Encouragée par Jacqueline Thomas, la publication a trouvé ses publics. En premier lieu, elle comble

1. « Dico » est, en français, l'abréviation familière du mot « dictionnaire ».

2. Le dernier recensement officiel (2010) fait état de 1 204 Wayâpi en Guyane française et 956 en Amapá (Brésil).

un vide, en particulier pour les linguistes amazonistes (Dietrich, 2000 ; González, 2003 ; Queixalos, 2006 ; Rose, 2011, 2012 : 37-69 ; Michael *et al.*, 2015 : 210) et les lexicologues, quand les dictionnaires de langues amazoniennes demeurent encore rares et les lexiques lacunaires (Fabre, 2005 ; Hammarström *et al.*, 2016). L'action médicale de terrain, les sciences de la nature (Balée et Moore, 1991 : 209-262) en font aussi leur miel. Par contre, la publication rebuta totalement le monde de l'Éducation nationale, à une époque où enseigner en pays amérindien ne signifiait pas s'ouvrir à la culture de l'autre. Quant aux locuteurs, pourtant encore bien peu lecteurs à l'époque, ils furent nombreux, au fil des ans, à s'aventurer dans le dédale des quelque 6 000 mots que j'avais collectés.

Dans le *Carnet de notes* accompagnant la réédition de *Mémoires d'Hadrien* (1977), Marguerite Yourcenar confie :

« Tout livre republié doit quelque chose aux honnêtes gens qui l'ont lu. »

Et les Wayāpi sont gens honnêtes. Grâce à eux, et surtout parce qu'ils sont tous parfaits locuteurs de leur langue, j'ai pu corriger les erreurs du *dico I*. Mais, fait bien plus appréciable encore, j'ai eu l'immense chance d'en mesurer *in situ* à la fois les insuffisances et les défauts de construction, répertoriant le tout dans un dossier qui enflait à chaque mission de terrain. Jusqu'au jour où Frédéric Lassouka, frétilant jeune homme que j'avais vu naître, me lança du haut de ses trente-cinq ans :

« Il est bien, ton dictionnaire. Seulement, c'est un dictionnaire de *vieux*. On y trouve tout ce que disent nos parents ou nos grands-pères. C'est important. Mais on n'y trouve pas nos mots à nous, les *jeunes*, et ça, c'est embêtant. »

Il conclut :

« Bon, parce que, tu comprends, nous, finalement, ce qu'il nous faut, c'est un *Petit Larousse* wayāpi. »

C'est ainsi que, il y a cinq ans, fut lancée la rédaction du *dico II*. Au terme d'un long cheminement avec une (jeune) équipe motivée, nous en sommes arrivés à la conclusion que ce ne serait pas un *Petit Larousse*. Se sont embarqués volontaires dans cette aventure Frédéric Lassouka et Jean-Marc Zidoc de Trois Sauts, Karl Man de Camopi-bourg et Raymond Lassouka, mon complice de toujours, lui aussi de Trois Sauts.

#### *Genèse du dico II*

Le *dico II* se veut un dictionnaire à prétention culturelle, visant à éclairer tout le savoir de la société wayāpi à travers les mots de sa langue. Dans une optique pédagogique, il se doit de répondre aux vœux de ses lecteurs-locuteurs, jeunes et

moins jeunes, rendre compte des transformations de la société wayâpi, de la mutation des rapports qu'elle entretient avec la nôtre comme de l'évolution de mes compétences aussi. Ce n'est ni un supplément, ni un complément, ni une mise à jour, ni une modernisation. Il entend d'abord, cela va de soi, corriger, dans la mesure du possible, les erreurs et manques constatés. Mais sa prétention va bien au-delà. Il s'agit d'une autre conception, d'une approche différente de la langue, d'une refonte totale de la présentation de son lexique, toujours dans le but de répondre aux demandes des locuteurs. Ce faisant, j'ai conscience d'encore prêter le flanc aux critiques mordantes d'Alain Rey pour qui :

« une encyclopédie bilingue, pratiquement absurde, l'est aussi théoriquement [car] une encyclopédie est un discours sur les choses, hors langage, où les signes ne sont qu'instruments, jamais objets de connaissance » (2008 : 73),

mais j'assume.

### *Choix d'une orthographe*

Tout a commencé avec la découverte du « i barré » pour noter la voyelle centrale /i/. Parmi les cinq enfants wayâpi qui, au tournant des années 1958-1960, reçurent à Camopi une teinture de l'enseignement oral et écrit du français, deux d'entre eux entreprirent d'appliquer son orthographe à leur propre langue. On notera au passage qu'en accordant ainsi à cette dernière la même capacité d'être écrite qu'au français, ils prenaient l'écriture pour ce qu'elle est d'abord, la transformation d'une émission sonore par la bouche en dessin tracé par la main. Las ! Ils se heurtèrent au mur infranchissable des voyelles centrales orale /i/ et nasale /ĩ/ fréquentes dans leur lexique, particulièrement la première, et abandonnèrent la partie. En 1971, l'arrivée dans mes bagages de l'API provoqua un joyeux tourbillon : pour la première fois, je pouvais, nous pouvions, ils allaient pouvoir écrire leur langue ! Pour ce qui est de la Guyane et de la graphie du /i/, notons que les Kali'na et plus récemment les Teko l'ont eux aussi adoptée, ainsi que les linguistes qui travaillent avec eux (Renault-Lescure, 1986 ; Maurel, 1998 ; Rose, 2011). Chez les Wayâpi du Brésil, dont le re-contact avec notre civilisation remonte au tout début des années 1970, les anthropologues et linguistes ont eu recours, pour ce même phonème, à la graphie très anciennement adoptée par les tupistes nationaux, le y. Le *dico I* fut donc rédigé dans une orthographe qui n'avait pas à se mouler dans des versions précédentes et/ou concurrentes de l'écriture du wayâpi.

Pour le *dico II*, toujours dans l'idée de corriger mes erreurs passées, nous sommes convenus de supprimer les ε et ο pour leur substituer simplement e et o,

puisqu'aussi bien la langue ne présente aucune paire minimale qui marquerait une opposition de degré d'aperture concernant ces deux phonèmes vocaliques. Nous avons aussi, depuis très longtemps, remplacé l'écriture API de l'occlusion glottale /ʔ/ par une simple apostrophe '. Mais nous avons conservé le tilde ~ pour marquer la nasalisation qui affecte chaque voyelle orale de la langue. Aujourd'hui, les Wayâpi sont habitués à leur alphabet et la lecture du wayâpi du Brésil ne leur pose aucun problème de transposition.

On pourra objecter avec raison que cette orthographe, bâtarde comme elles le sont presque toutes, n'est pas lisible au premier coup d'œil par un Français. Et on pourra répondre que l'anglais non plus. Saluons ici l'audace de l'IGN (Institut géographique national) qui, sur la recommandation du Parc amazonien de Guyane, lui-même interpellé par ses agents wayâpi et teko ainsi que par la municipalité de Camopi, lassés de devoir lire des centaines d'erreurs, a accepté de rectifier tous les toponymes fautifs des territoires autochtones en les réécrivant selon leur orthographe. Les nouvelles cartes, belle œuvre de géographie dite participative, les comblent de fierté (Grenand *et al.*, 2016).

## Un dictionnaire culturel des mots et des savoirs

### Sources

Pour ce qui est du wayâpi, le lexique général est tiré du corpus de phrases égrenées alentour dans les villages du haut Oyapock, au cours de conversations banales entre locuteurs. Il comprend le vocabulaire de la vie quotidienne, avec tous (enfin, certainement pas !) les néologismes de la modernité. On a aussi réuni le vocabulaire spécialisé issu de travaux anthropologiques et ethno-écologiques, collecté au cours d'enquêtes approfondies dans des domaines culturels particuliers, tels que la chasse, la pêche, la musique et les rituels, l'artisanat et la médecine (Beaudet, 1996 ; Ouhoud-Renoux, 1998 ; Davy, 2007 ; Grenand *et al.*, 2015, etc.). S'y ajoute le corpus de la littérature orale, mythes, récits historiques, chants : le discours est soutenu, le vocabulaire plus recherché, avec des archaïsmes qui enchantent bien sûr les oreilles âgées, sans vraiment déplaire à la jeunesse, qui y voit avec raison un ancrage de sa langue dans le temps long.

En réponse au vœu des locuteurs, deux nouveaux corpus ont été intégrés. Le premier est lié à la toponymie. Une étude menée pour le Parc amazonien de Guyane (Grenand *et al.*, 2016 ; Grenand *et al.*, 2017) ayant mis en lumière la passion des Wayâpi (et de leurs voisins Teko) pour la géographie sociétale et l'histoire de leur territoire, ils ont voulu la voir inscrite dans le *dico II*. Ce penchant

pour la nomination de l'espace est sans aucun doute constant pour l'ensemble des peuples de la région, puisque des cartes du XVIII<sup>e</sup> siècle de la vallée de l'Oyapock, fondées sur le savoir autochtone, nous la démontrent déjà dans toute sa richesse (Audiffredy, 1763 ; Mentelle, 1768). Toponymie et anthroponymie, on le sait, sont sciences connexes, « l'explication d'un toponyme par un anthroponyme permet[tant] de remonter aux origines humaines » comme l'explique Paul Veyne (1983 : 147). C'est donc tout naturellement que l'anthroponymie ancienne et actuelle (y compris les sobriquets), qu'ils voulaient voir éclairée, a rejoint la cohorte. Émile Littré (1872) écrit prosaïquement dans la préface de son *Dictionnaire de la langue française* :

« De nombreux mots devenus archaïques veulent être inscrits pour que, rencontrés, on puisse en trouver quelque part l'explication. »

J'ai fait mien son argument car ces archaïsmes, que l'on rencontre à foison dans les toponymes, les anthroponymes ou les chants, les Wayāpi souhaitent y avoir accès. Leur requête est d'autant plus légitime que ces mots vieillis n'ont pas été repris de publications antérieures. Ils ont été prononcés devant nous, émergeant de la mémoire d'hommes et de femmes bien ancrés dans le présent. Entendus par des personnes plus jeunes, ils sont considérés comme des témoins d'un état de langue ancien. C'est en tant que témoins vivants qu'ils trouvent leur place dans le *dico II*. Le corpus des noms de plantes et d'animaux avait déjà été bien traité dans le *dico I*, au point qu'un jeune linguiste a pu écrire que :

« un dictionnaire wayampi-français (Grenand, 1989) contient pour l'essentiel du vocabulaire de la faune et de la flore. » (Copin, 2012 : 2)

Eh bien, ce vocabulaire des phytonymes et zoonymes demeure dans le *dico II* et prend même une ampleur pan-amazoniste, car il est à la base de nombreuses études comparatives menées par les ethnobiologistes ou linguistes amazonistes (Balée, 1994 ; Grenand *et al.*, 2004 ; Grenand, 2014 ; Fleury *et al.*, 2014 ; Grenand *et al.*, 2015 ; Nemo *et al.*, 2017, pour n'en citer que quelques-uns). Les lecteurs-locuteurs avaient apprécié que chaque entrée naturaliste fût accompagnée, en sus de la détermination scientifique et dans la mesure du possible, de son nom en français (F), créole (C) et portugais du Brésil (B), trois langues qu'ils côtoient.

N'a pas été oublié, loin s'en faut, l'apport des publications de mes collègues naturalistes qui découvrent toujours, au cours de leurs enquêtes dédiées, des nouveautés ouvrant des horizons sur la thématique plus large de la classification du vivant. Leur dépouillement se poursuit avec une lenteur sans doute excessive, mon zèle perfectionniste exigeant confrontation et comparaison pour chaque item retenu.

## ENCART 1. – Exemple botanique

**Takalawelu**

❖ Espèce d'arbre, Caca Henriette (C), 1) *Henriettea succosa* (Aubl.) D.C., 2) *Bellucia cacin* (Mart.) Sagot (Melastomaceae)

□ De ces deux plantes est extrait un colorant brun pour pointe de flèche.

□ Évolution probable d'un mot tupi (voir *lingua geral caraiuru* « liane tinctoriale rouge carmin *Arrabidea chica* »), témoignant des ajustements linguistiques des Wayāpi face à des milieux naturels nouveaux, lors de leur migration du bassin de l'Amazone vers la Guyane au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle. L'existence en wayāpi de **kalayulu** (voir ce mot) désignant des Bignoniacées proches de *Arrabidea chica* mais non utilisées comme colorants, peut laisser penser que **takalawelu** viendrait, par un relais †piriu, du kali'na **karawiru** « colorant rouge extrait de *Arrabidea chica* » qui, sous forme de boules, faisait aux siècles passés l'objet d'un troc intertribal.

Le wayāpi s'inscrit dans la grande famille linguistique sud-américaine tupi, branche Tupi-Guaraní, dont il est, avec le teko (émérillon), la seconde langue la plus septentrionale. Avec l'inclusion de mots de langues des deux autres grandes familles présentes dans la région, caribe et arawak, ce ne sont pas loin d'une trentaine de langues, vivantes ou éteintes, qui marquent les filiations, les cousinages, les emprunts. De la plupart de ces langues éteintes, on ne connaît que des bribes, pour l'essentiel cependant suffisantes pour en rattacher la plupart à l'une des trois grandes familles linguistiques citées. La langue wayāpi reste, pour quelques dizaines de mots, la depositaire consciente de cet héritage.

Bien entendu, les langues européennes, si importantes dans l'histoire des contacts des Amérindiens, sont ici également à leur place à travers les témoins que sont les emprunts. Toutes aident à ancrer le wayāpi sur l'échiquier du temps et de l'espace, un temps qui démarre au XVII<sup>e</sup> siècle, un espace qui couvre le bas Amazone et l'est des Guyanes (encarts 2-3).

ENCART 2. – Exemple d'inscription d'un terme dans le contexte linguistique amazonien

**akiki**

❖ Espèce de mammifère. Singe hurleur rouge (F), Baboune, Singe rouge (C), Guariba (B), *Alouatta seniculus* L. (Cebidae)

□ Mot rare dans les langues tupi : cf. †tupinamba et †tupinikin **aquigquig** « bugios grandes pretos tem grande barba » (Cardim, 1584). Attesté sur l'Oyapock en †piriu **akeke** (Leblond, 1789) et en teko **akiki**. On retrouve le mot chez des Tupi du Tapajós : apiaka **akeukeu** (Coudreau, 1897) et maué **aouekeu** (Coudreau, 1897), enfin en omawa **akiki** (Grenand, 1988).

[La section culturelle de l'article n'est pas encore rédigée]

## ENCART 3. – Exemple d'emprunt à une langue européenne

**kamisa**

❖ **I.** Tissu, toile, calicot, cotonnade, étoffe de confection.

□ On a longtemps acheté, dans deux magasins créoles de Saint Georges de l'Oyapock, puis chez des commerçants libanais de Cayenne qui s'en étaient fait une spécialité, du tissu au mètre, invariablement rouge, couleur de roucou, couleur bénéfique. Durant les décennies 1950-1970, il s'est agi d'importation de très bonne qualité d'Union Soviétique, avant qu'un commerçant chinois immigré ne s'avise que le drapeau rouge de son pays d'origine était certes de moindre qualité mais surtout moins cher. Aujourd'hui, on achète toujours du tissu exclusivement rouge pour les hommes, alors que les femmes apprécient aussi les cotonnades multicolores, dont le wax chinois.

◆ **II.** Pagne féminin de tissu drapé, allant des hanches au genou, souvent arrêté au-dessus, même pour les femmes âgées. • **oykamisa'o** « Elle a enlevé son pagne »

□ Le pagne est le seul vêtement quotidien des femmes au village. Il a été introduit dans le haut Oyapock au milieu du XIX<sup>e</sup> s. par des traiteurs français. Auparavant, les femmes wayâpi allaient entièrement nues. Pour le pagne masculin, voir **kaleme**.

❖ **III.** Linge • **okamisa opokapa** « Elle a fini d'essorer son linge »

❖ **IV.** Chiffon

▫ De **camisa** « chemise, vêtement ». Faute de témoignage précis, il est difficile aujourd'hui de savoir à quelle langue latine rattacher cet emprunt. Soit les Wayâpi le possédaient déjà lorsqu'ils entreprirent leur grande migration septentrionale vers la Guyane, et le mot est alors portugais, voir *Língua Geral* **camixá** « chemise, vêtement, étoffe » (Stradelli, 1929 : 393) ; soit ils l'acquirent, après leur entrée en Guyane, auprès des †Piriu et autres ethnies aujourd'hui éteintes du moyen Oyapock et le mot est alors, par relais successifs, espagnol ; voir kali'na **kamisa** « tissu, vêtement », emprunté à l'espagnol dès le XVI<sup>e</sup> s. : « Ce morceau de toile qu'ils appellent **camisa** leur couvre le devant et la raye du cul » (Goupy Des Marets, 1690 : 57). « Chez les Indiens [wayâpi], les hommes n'ont que le calimbé et les femmes le **camisar**. Les enfants des deux sexes sont nus jusqu'à 10 ou 12 ans. » (Vialleton, 1888).

*Dictionnaire bilingue*

Dans cette entreprise, le français ne doit pas être considéré comme un simple « code de déchiffrement » (Rey, 2011 : 591) mais comme la métalangue qui éclaire le wayâpi. Plus que d'un simple dictionnaire bilingue, il s'agit d'un dictionnaire wayâpi glosé en français, avec, en cette langue, des développements encyclopédiques.

« Bref, le dictionnaire bilingue, gigantesque territoire de mots flottant entre les cultures, accessoire infini mais toujours insuffisant de la traduction, pont entre les victimes de Babel, n'est pas un lieu de rigolade. Mais de réflexion, sûrement. » (Rey, 2011 : 172)



Nous sommes bien incapables de rédiger un dictionnaire monolingue, car si je suis une locutrice imparfaite du wayāpi, mon équipe de jeunes Wayāpi l'est tout autant du français dont ils ne sont pas locuteurs natifs. C'est de cette imperfection pour le moins « insurmontée » – mais pas insurmontable – qu'est née l'idée du *dico II*. Celui-ci peut et doit montrer la voie, constituer une étape sur le chemin de l'appropriation maximale de l'outil « dictionnaire monolingue » par ses locuteurs. Pour autant, le gros de l'opus demeure du wayāpi vers le français. La traduction étant un « acte de communication » (Pym, 1997 : 10), elle doit satisfaire les deux parties : amener les lecteurs wayāpi vers la culture française, amener le lecteur français vers la culture wayāpi. Et ce sont les deux publics qui sont visés, dans une double démarche d'ouverture, de cheminement, de vigilance éthique de l'acte de traduire visant à combattre l'ethnocentrisme en traduction. Il s'en suit que le *dico II* n'est pas un travail académique. La difficulté majeure à laquelle je me heurte est la suivante : ne consentir de concessions ni à l'une ni à l'autre langue. Surtout ne pas se soumettre à l'image que chaque société s'est forgée de l'autre. Parvenir à ce que les étrangetés, les bizarreries des deux cultures restent dans le domaine du cocasse, de l'excentrique, mais ne puissent plus être regardées comme des anomalies, voire des monstruosités ; bref, contribuer à cette « éducation à l'étrangeté » chère à Antoine Berman (1984), une reconnaissance parallèle des particularismes culturels. Et la comparaison des deux systèmes de parenté français et wayāpi est, de ce point de vue, une affaire en or.

La partie français-wayāpi avait été grandement négligée dans le *dico I*. Or, elle a montré qu'elle avait son public, demeuré insatisfait, frustré, et même mécontent. Amendée et améliorée, elle restera pourtant de l'ordre de la simple traduction du lexique.

### *Ordre alphabétique*

L'idée maîtresse du *dico I* était « la famille de mots », centrée donc sur la racine, noyau de la dérivation et de la composition. Or, c'est précisément cet agencement raisonné pour lequel j'ai entendu le plus de reproches de la part des lecteurs, reproches basés sur l'argument (hautement recevable) que, ce que l'on attend d'un dictionnaire, c'est sa maniabilité, son offre de célérité dans la navigation. La vie de l'ouvrage sur le terrain m'a convaincue que le genre de découpage, ou plutôt le genre de regroupement, que j'avais privilégié, ne fonctionne à plein rendement que pour une langue qui dispose déjà d'une palette de dictionnaires. Je m'étais donc fourvoyée en l'utilisant pour la première occurrence de la langue wayāpi mise en ordre dans un dictionnaire. Surtout, c'était

sans compter sur l'attraction inébranlable, la séduction perpétuelle, l'envoûtement quasi magique, qu'exerce l'ordre alphabétique, même au fin fond des forêts vierges. Jean-Marie Gourio (1992-1993) a pu entendre dans un bistrot :

« C'est le bordel dans le dictionnaire : tu as *CASTING*, et tout de suite après, tu trouves *CASTOR* ! C'est quand même pas pareil ! ».

Certes pas, et les critiques fusent de toutes parts, parmi lesquelles Alain Rey se montre le plus mordant :

« cette mise en abîme par le désordre alphabétique du dictionnaire » (Rey, 2011 : 7)

ou encore :

« plus profondément, l'alphabet en arrive à bousculer puis à détruire les tentatives de mises en ordre logique » (*ibid.* : 44)

et enfin :

« l'ordre alphabétique intégral des mots, dangereux pour la perception des structures vivantes [de la langue]. » (*ibid.* : 99)

Oui, c'est exact.

Bien que je pense la même chose qu'Alain Rey, j'ai cédé devant la demande expresse et rédhitoire des locuteurs du wayâpi. Puisqu'ils ont pour l'alphabet les yeux de Chimène, le DICO II s'est rendu pieds et poings liés à l'ordre strict de l'alphabet. Je pourrai toujours me consoler avec Anatole France (1925), pour qui :

« Un dictionnaire, c'est l'univers par ordre alphabétique. »

Dans un ordre d'idée assez proche, les abréviations, jugées trop nombreuses, avaient rebuté les locuteurs-lecteurs du *dico I*. Après plusieurs essais avec eux, j'en suis arrivée à adopter l'écriture complète des mots et donc le moins d'abréviations possible. Le texte doit être fluide et didactique, pour leur garantir le confort de lecture souhaité.

## ENCART 4. – Exemple de bizarrerie de l'ordre alphabétique

Deux termes totalement différents existent sous la même prononciation et sous la même graphie : **wila**.

L'homophonie formelle entre <sup>1</sup>**wila** « oiseau » et <sup>2</sup>**wila** « arbre » est récente en wayâpi. Le géographe Henri Coudreau qui, en 1892, voyagea sur l'Oyapock, note encore deux formes différentes : **wira** pour « oiseau » et **iwira** pour « arbre ». On retrouve cette distinction dans d'autres langues tupi : tembé **wira** « oiseau » et **iwira** « arbre », ou guarani **ibira** « oiseau » et **yvyra** « arbre ».

On n'aura garde d'omettre que la forêt tropicale, lieu de prédilection des peuples tupi-guarani, et ses arbres <sup>2</sup>**wila**, sont le domaine presque exclusif des oiseaux <sup>1</sup>**wila**, qu'ils vivent au sein des houpiers ou planent en majesté au dessus des cimes. Cette intimité écologique des uns et des autres ne peut que sortir renforcée par l'homophonie des deux termes pour les désigner. Qu'on ajoute que la flèche de chasse **wilapa**, terme composé sur arbre <sup>2</sup>**wila**, ne se conçoit pas sans son empenne faite de plumes d'oiseau <sup>1</sup>**wila**, et l'on aura bouclé la boucle dans laquelle l'homophonie peut s'épanouir.

Chacun des deux termes a donné naissance à un grand nombre de composés et de dérivés : une cinquantaine pour <sup>1</sup>**wila** « oiseau » et plus de cent-vingt pour <sup>2</sup>**wila** « arbre ». Pour donner corps à cette cohésion sémantique foisonnante avec laquelle les locuteurs jonglent à longueur de temps, on a choisi de respecter la présentation strictement alphabétique, et donc intermêlée, des entrées, la racine étant rappelée pour chacune d'entre elles.

*Définition*

Arrivons-en à la définition, cette « épine dorsale de tout dictionnaire, qu'il soit de langue ou encyclopédique » (Rey, 2011 : 297). Si l'on veut que l'édifice tienne debout, autant ne pas la rater. Elle doit être à la fois concise et extrêmement pointue, ce qui n'est pas le cas de celle de Pierre Richelet dans son *Dictionnaire François* (1680) :

« Pissenlit. Sorte de petite fleur qui vient dans les prez et qui fleurit jaune. »

Cette aimable définition bucolique n'aide pas à différencier le pissenlit des mille et une autres « petites fleurs jaunes qui viennent dans les prés », mais surtout, elle oublie l'essentiel : ses feuilles et sa racine sont diurétiques, ce qui, au passage, explicite son nom.

Observons que je me suis fixé un vrai défi : ne rien définir par une négation ou par son contraire. Mais je n'ai fait ici que retenir une des leçons les plus fondées de Jacqueline Thomas, militant auprès de ses élèves pour que les expressions « littérature orale » ou « peuple d'expression orale » remplacent définitivement

celles de « littérature non écrite » ou « peuple sans écriture », auxquelles Claude Lévi-Strauss lui-même a cédé dans nombre de ses œuvres.

Le fait de jongler avec deux langues m'a amenée à composer.

Vérité, exactitude, véracité, rectitude, objectivisation, évidence, symétrie, équivalence : on peut oublier tous ces mots, sauf peut-être le dernier. Scrupule, inquiétude, angoisse, souffrance même parfois, honnêteté, rigueur, lenteur, esquive : mieux vaut tabler sur ceux-là, même si c'est pour déboucher sur une approximation, une imprécision. Mais si l'on ne perd pas de vue que le terme lui-même ne sera jamais qu'une approche de la chose, qu'il peut la cerner, en caractériser certains traits, sans pour autant ne jamais l'englober tout à fait, le travail de traduction devient soudain, de façon parallèle, moins honteux et moins démoralisant.

Pour que la tête de chaque entrée reste d'une lisibilité rapide, choisir une traduction, une série de traductions ou des équivalences plus ou moins synonymes. Par exemple, le terme *ai* est traduit par « douleur », « mal », « souffrance », trois termes que les Wayāpi francophones sont amenés à rencontrer.

Par contre, une fois la traduction plus ou moins assurée, offrir dans le détail de petits développements bien écrits : on pourra les trouver dans l'emploi d'un objet, la recette d'un plat, le résumé d'un mythe, l'usage d'un terme de parenté, la vie d'un héros culturel, l'histoire d'un site, la dangerosité d'une plante, l'importance d'un oiseau... Le but restant d'incarner une société, avec ses manières de dire ou de ne pas dire, ses manières de penser, ses manières de faire ou de ne pas faire.

Le principe est simple à énoncer, extrêmement difficile à réaliser : que le lecteur (wayāpiphone ou francophone) prenne plaisir à sa lecture. Le caractère aléatoire de l'ordre alphabétique strict allié à une rédaction soutenue doit permettre au lecteur de succomber sans vergogne à l'envie de muser dans cette forêt de mots, d'y paresser, de s'y perdre parfois, mais sans peur ni panique. Alors oui, offrir de vraies phrases pour une lecture ludique.

## ENCART 5. – Exemple de spécialité culinaire

**takaka**

❖ Soupe, velouté. Tacacá (B)

□ Littéralement « épais-épais ».

□ Cette soupe particulièrement appréciée est un velouté, épais et blanc, d'amidon de manioc dilué dans de l'eau bouillante ; on y ajoute en assaisonnement du bouillon de poisson à base de jus de manioc **tukupi**, plus rarement de viande, force piment et du sel. Elle est consommée chaque matin par les Wayâpi. « Le jour arrivé, leurs femmes leur apportent de suite leur premier repas ; c'est un vase dans lequel est une véritable colle faite soit avec la fécule de manioc, soit avec la cassave trempée et bouillie ; elle est assez ordinairement assaisonnée avec du poisson boucané et réduit en poudre qu'ils conservent longuement dans des vases bien fermés. » [Bodin, ms, 1824]. Voir teko **takaka**. Très répandue dans les civilisations tupi, cette préparation culinaire, sous son nom en língua geral **tacacá**, a diffusé dans la culture amazonienne du Brésil, jusqu'à être proposée dans les rues des plus grandes villes du nord du pays.

*Comment traduire l'intraduisible ?*

C'est un poète, René Char (1955), qui vient à notre secours :

« Certains jours, il ne faut pas craindre de nommer les choses impossibles à décrire. »

Je me suis déjà penchée (Grenand, 1995) sur cette question pour comprendre la façon dont les premiers voyageurs en Amérique du Sud décrivirent la nature qu'ils découvraient. Comment rendre compte de l'inconnu, de l'inouï, de l'innommé ? Le spectacle, inédit en Occident, d'Amérindiens fumant leurs cigares devient, sous la plume de Jean de Léry (1580) :

« *Petun* : simple<sup>3</sup> de singulière vertu, que l'on roule sèche en façon de cornet d'épice et où, mettant le feu par le petit bout, ils en hument la *fumée*. »

Le français, sauf de façon burlesque, n'a pas retenu le néologisme « pétuner », forgé sur **peñi** nom du tabac (*Nicotiana tabacum*) en †tupinamba, et qualifié de « vieux ou plaisant » par le Trésor de la langue française (TLF), lui préférant une extension de sens du verbe français « fumer : dégager de la fumée ». La « nicotine », elle, sous-produit de « l'herbe à Nicot », autre dénomination du « tabac » avant l'adoption du terme arawak d'Haïti *tabaco*, s'est maintenue.

Dans les domaines du droit et de la morale en particulier, je me heurte à de difficiles définitions de concepts, si éloignés de la culture française qu'ils ont

3. Simple : plante médicinale utilisée telle qu'elle est fournie par la nature (TLF).

toujours donné lieu à des traductions non seulement approximatives, mais encore et le plus souvent totalement fautives. C'est le cas des règles de parenté, des notions de propriété et de succession. À la demande insistante de mes jeunes collaborateurs, j'en profite pour expliciter ces notions, toutes si différentes de celles de l'Occident contemporain, qu'elles sont source constante de malentendus entre deux conceptions de gestion sociétale.

ENCART 6. – Exemple de particularisme culturel

A- Naître neveu *et* devenir gendre sous un seul terme **ayiwé**

❖ 1) « Neveu »

❖ 2) « Gendre »

□ Selon le système de parenté wayāpi classique, un homme épouse l'une des filles de l'une des sœurs de son père ou bien l'une des filles de l'un des frères de sa mère, qui sont toutes ses *cousines germaines*. Le *neveu* devient donc un *gendre* et le même mot, **ayiwé**, recouvre les deux facettes de cette même réalité. Les anthropologues précisent que parmi les *cousines germaines*, seule une des *cousines croisées*, telles qu'elles viennent d'être définies, peut être épousée. Ses *cousines parallèles* (filles des sœurs de sa mère ou bien filles des frères de son père) sont au contraire ses *sœurs*, avec lesquelles l'union, considérée comme incestueuse, est socialement interdite. C'est là l'un des sujets les moins bien compris et les plus mal interprétés de part et d'autre des deux cultures amérindienne et française. Si l'on rapporte ces dispositions au système français, un homme wayāpi épouse l'une de ses cousines germaines, type de mariage autorisé en droit français, mais prohibé et soumis à dispense selon le droit canonique de l'Église catholique, qui a longtemps tenu lieu de norme sociale en France. Rappelons simplement que le mariage entre cousins croisés existait dans un grand nombre de sociétés, avant la généralisation du système occidental dans le monde.

ENCART 7. – Autre exemple de particularisme culturel

B- Le casse-tête de la traduction de « enfant de co-épouse »

**ayilewewa**

❖ Chacune des deux filles nées à la même période de deux épouses d'un même homme. Litt. fille-ensemble.

**a'ilewewa**

❖ Chacun des deux garçons nés à la même période de deux épouses d'un même homme. Litt. fils-ensemble.

En français, pour désigner cette catégorie particulière de fratrie courante dans les mariages polygames, le terme manque, ce que Françoise Héritier avait déjà souligné pour un autre exemple de particularisme de parenté :

« Il n'y a pas de terme attesté en français pour le cas où un homme pourrait épouser [...] une mère et sa fille [...] » (1994 : 34)

### Exemples

Il est fréquent que les exemples d'un dictionnaire soient forgés de toutes pièces par leur(s) auteur(s). Le dernier cas en date est celui de Bettina Migge, responsable d'un programme visant à produire des dictionnaires et lexiques bilingues pour des langues de Guyane. Elle explique :

« Après avoir produit un certain nombre d'entrées, les groupes [de linguistes et locuteurs natifs] ont commencé à introduire les traductions ou équivalences, puis à construire les exemples et à les traduire. Ce travail est difficile car il n'y a pas toujours d'équivalence en français. Il demande une analyse fine de la structure de la langue pour bien définir les divers fonctions ou sens d'un mot et pour trouver de bons exemples pour les illustrer. » (2017 : 11)

Ainsi, Alain Rey ne se trompe guère lorsqu'il fustige les « exemples de linguistes », créés pour la circonstance. Cependant, dans l'exemple qui précède, le cadre de travail est celui d'ateliers multilingues dont la louable motivation est de faire progresser dans des délais raisonnables des travaux lexicographiques inédits.

Dès le *dico I* de 1989, j'avais pris le parti inverse : n'inclure que des exemples issus de productions naturelles, de conversations entendues *in situ*, de mythes ou récits historiques enregistrés. N'inventer aucun exemple, tout simplement parce que je ne m'en sens pas le droit, pas davantage aujourd'hui qu'hier.

Quelle que soit la démarche, je ne peux qu'avoir une tendresse particulière pour cette entrée du *Dictionnaire François* de Pierre Richelet (1680 : 243) :

« Dictionnaire. s[ubstantif] m[asculin]. Livre qui contient les mots d'une langue, d'un art ou d'une science, par ordre alphabétique. Un bon dictionnaire est très-difficile à faire. »

Qui, parmi nous, lexicographes, pourrait rester insensible à cette plainte du cœur érigée en exemple ?

### Citations

Alain Rey n'hésite pas à penser que la citation,

« c'est le domaine réservé des grands dictionnaires de langue et de ceux qui s'attaquent aux manières de dire. » (2011 : 223)

Je n'hésite pas à penser différemment. Puisque j'ai la chance de disposer d'un vaste corpus de mythes et de récits historiques dans lequel, je l'ai dit, j'ai déjà amplement puisé pour les exemples, j'ai décidé de mettre en valeur ce trésor et d'enrichir les citations du *dico II*. Comme Jean Pruvost (2014), j'ai souvent regretté dans mes lectures que :

« les citations [soient] souvent, hélas, non précisément référencées et très courtes, trop courtes à mon goût. »

Je peux d'ailleurs ici avouer que le reproche m'en a été fait par certains fans (il y en a !) du  *dico 1*. Qu'à cela ne tienne, je vais les allonger et, surtout, en donner, chaque fois que faire se peut, l'auteur, ainsi que la date et le lieu de recueil, façon simple et respectueuse de mettre en valeur les savants détenteurs de ce patrimoine immatériel. Ma jeune équipe a été autant sensible à cette proposition que les anciens, tous envisageant déjà le bonheur d'y retrouver de façon vivante leurs aînés, souvent disparus aujourd'hui, et même de les replacer dans les généalogies. Ces citations permettront au souffle de la littérature orale de s'exprimer avec vitalité dans le temps présent.

ENCART 8. – Exemple de citation de la tradition orale wayāpi

**Pilawi**

♦ Anthroponyme féminin

□ « On raconte qu'autrefois un petit tapir capturé devint l'animal domestique d'une jeune fille, **Kuyāmulu**. Elle lui apportait chaque jour sa nourriture [et était donc devenue son épouse]. Mais plus tard, on lui tua son tapir et on le lui servit au repas. Alors elle partit et devint **Pilawi**, la femme des eaux. » (Robert Yawalu, village Zidock, 1977)

□ Donné comme une corruption du nom du poisson **pilau**. Voir *língua geral* **pirau** « mère des eaux », dérivé de **pirayua** « poisson piraiba, le plus grand poisson de l'Amazone » (Stradelli, 1929)

Dans le même ordre d'idée, j'ai souhaité donner aux Wayāpi un accès direct et condensé aux sources anciennes qui les concerne, eux ou leur famille linguistique d'appartenance (encart 9).

Il n'en reste pas moins que, faire apparaître conjointement savoirs oraux et sources écrites de l'Occident, échelonnées sur plus de cinq siècles, n'est pas une mince affaire.



## ENCART 9. – Exemple de développement synchronique et diachronique sur un terme amazonien

**panākū**

❖ Hotte de portage ouverte. Catouri-dos (C), Jamāxim, Cesto de carregar (B)

▫ Lorsqu'elle est provisoire, elle est en folioles de palmier **wasey**, sur armure diagonale tissée toile ; essentiellement masculine, elle est faite sur place en forêt et dans l'instant par le chasseur pour rapporter les pièces d'un gros gibier, de nombreux poissons, des fruits de cueillette en abondance.

Destinée à la femme et faite pour durer, elle est tressée en folioles de palmier **pino**, sur armure diagonale tissée croisée ; beaucoup plus travaillée, elle est confectionnée au village par le mari pour son épouse pour le transport du manioc, des autres produits de l'abattis, du bois de chauffage.

À partir des années 1975, sur le modèle de la hotte de canotiers saramaka employés conjointement avec eux à des missions scientifiques forestières, des hommes ont commencé à tresser une hotte permanente en racine lianescente refendue de l'aracée arboricole **simo'i**, d'une solidité à toute épreuve. Après avoir renâclé, les femmes l'ont petit à petit adoptée.

Après les avoir emplis et avoir lié ensemble les deux bords par un cordon, les trois modèles se portent sur le dos ; ils sont retenus par deux courroies d'épaule et une courroie frontale, le plus souvent en écorce de lécythidacées.

▫ Voir †tupinamba **panacon** « grand panier » (J. de Léry, 1580 : 189) ; ache **nakō**, **nokō** ; siriono **hinakō** « indigenous basket » (Key, 1997 : 976-77) ; língua geral **panacú** « grand panier » et tembé **manaku** « hotte en forme de panier », à rapprocher du wayāpi **panakali** « grande corbeille », voir **ulusākā**. « [Les Tupinamba ont de] grands et petits coffins et paniers faits et tissés fort proprement, les uns de jonc, les autres d'herbes jaunes comme gli ou paille de froment, lesquels ils nomment **panacons** et tiennent la farine et ce qui leur plaît dedans. » (J. de Léry, 1580 : 278).

On tient très vraisemblablement ici la forme tupi de base pour tout objet tressé.

**Évolution de la langue***Variante : faute ou évolution de la norme ?*

Dans le *dico I* déjà, j'enregistrais une évolution sur certains mots. Certaines se jouent sur le temps long, entrant dans un cycle repérable sur plusieurs séries de mots (encart 10).

La variante n'est en aucun cas à confondre avec la faute. La faute est une marque individuelle. Il nous arrive de consigner faute syntaxique, erreur lexicale, mauvaise identification d'une plante, toutes discrètement mais invariablement soulignées par la suite. La variante est une estampille collective. Elle peut être

dialectale, signe d'une origine géographique différente de certains locuteurs ; elle peut être générationnelle, apanage d'une certaine classe d'âge. Elle donne toujours lieu à une discussion villageoise qui, pour le chercheur, est source d'information et de satisfaction, source enfin d'argumentation permettant à telle ou telle communauté d'inscrire durablement son caractère propre dans l'histoire du peuple wayāpi.

ENCART 10. – Exemple d'évolution lexicale sur plus d'un siècle pour le terme *yawa* « jaguar »

1834	1835	1890	1976	1969-2017
Leprieur	Bauve	Coudreau	Jensen	Grenand
Oyapock	Oyapock	Oyapock	Amapá (Brésil)	Oyapock
<b>yawara</b>	<b>iawar</b>	<b>yaouar(e)</b>	<b>yawař</b>	<b>yawa</b>

Le *Dico II* relève d'autres variantes, se jouant sur une vingtaine d'années à peine. Ce que la génération des anciens qualifie d'erreur est vu comme sa norme nouvelle par la jeune génération, et *vice versa*. Pendant un certain temps, on entend les deux formes. Ce que je qualifie de variantes n'est donc que l'enregistrement de l'évolution de la norme langagière, agissant comme un révélateur de l'évolution sociétale. J'écris au temps présent, ce qui implique par conséquent que les variantes soient consignées dans le *Dico II*, l'entrée principale étant celle du plus grand nombre de locuteurs.

Cela m'amène à confesser que, dans un domaine annexe aux productions générationnelles, je ne me suis pas suffisamment penchée sur le langage maman-bébé, que pourtant l'on entend bourdonner autour de soi dans les villages. Puisqu'on en est aux confessions, le vocabulaire érotico-amoureux est drastiquement sous-évalué, l'extrême pudeur des Wayāpi ne me le dévoilant que par hasard. Et là, je paie, c'est évident, mon manque total d'anthropologie participative...

#### *Le dictionnaire, outil de figement de la langue ?*

« Lorsqu'un dictionnaire fait autorité, il fixe, précise et unifie l'usage. Un bon dictionnaire améliore une langue. Il en diminue l'indétermination, en ralentit l'évolution, en élimine les variantes dialectales. Ces définitions ont, dans une certaine mesure, le caractère de conventions acceptées. » (Goblot, 1918, *in* Pruvost, 2014)

Voilà le sentiment d'un agrégé de philosophie, Goblot, à cheval sur le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècles.

Apparue avec les dictionnaires, la question n'est pas prête d'être résolue. Un directeur de la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) de Guyane, par ailleurs ouvert à l'idée de publication de dictionnaires des langues autochtones de Guyane, m'a refusé son aide pour la constitution d'une Académie de la langue wayâpi (que les locuteurs souhaitaient), au motif qu'elle n'aurait eu d'autre résultat que :

« le figement de la langue, sa transformation en monument monolithique et donc sa mutation prochaine en langue morte. »

J'avais pourtant de mon côté l'aide, assez insolite au demeurant, de Giacomo Casanova (1797) qui, à propos des néologismes ayant fleuri durant la Révolution, écrivait avec justesse :

« Celui qui fait les mots, chez toutes les nations, c'est l'usage, et ce sont les académies qui les rédigent après, sans se hâter. »

Et lorsque Goblot (1918) surenchérit en expliquant que :

« la tâche du lexicographe est d'enregistrer avec exactitude le sens que donnent à un mot ceux qui le prononcent et ceux qui l'entendent en un temps, en un lieu et en un milieu donné »,

c'est bien qu'il en enregistre l'usage, lequel fluctue selon des variables qu'il énonce lui-même : le temps, le lieu et le milieu. Si l'usage fluctue, c'est que la langue est vivante. Les mots ne sont pas immuables, les mots, insiste Émile Littré (1872) :

« ne sont pas des particules inaltérables et la fixité n'en est qu'apparente. »

### *Néologisme*

« Toute création lexicale correspond à un besoin »,

énonce Pierre Guiraud (1986 : 110), ce que Honoré de Balzac (1865) traduit avec ses mots d'écrivain :

« Quand un mot nouveau répond à un cas social qu'on ne pouvait dire avant sans périphrase, la fortune de ce mot est faite. »

Or, les dieux savent si le basculement brutal des Wayâpi dans la modernité de la fin de notre XX<sup>e</sup> siècle les a obligés à s'adapter ou périr. Ils ont choisi de faire face, de comprendre, et ont commencé en nommant les réalités nouvelles qu'ils devaient affronter. Deux grands chemins s'offraient à eux, l'emprunt et la création lexicale. Les emprunts existent mais, bien habitués qu'ils sont à la composition et la

dérivation pour leur lexique de la vie quotidienne, les mots longs, voire très longs, ne les rebutent pas. Ils préfèrent donc la création ex nihilo. Et alors là, quel festival !

ENCART 11. – Exemples de création de mots nouveaux pour des réalités nouvelles

<b>ya'ilepi</b>	❖ 'paiement pour l'enfant'	= allocations familiales
<b>iwatelupiwa</b>	❖ 'compagnon du ciel'	= avion
<b>temolilu</b>	❖ 'chemise du pénis'	= préservatif
<b>moteluway</b>	❖ 'queue du moteur'	= arbre et embase de moteur hors-bord
<b>teposiya</b>	❖ 'maître des excréments'	= biologiste spécialiste des parasitoses intestinales
<b>malākuwakatu mā'ē</b>	❖ 'bon connaisseur des procédures'	= conseiller technique à la mairie

« Une langue sans mots nouveaux, immuable, donnerait l'aspect d'une langue desséchée, réduite en quelque sorte à la mendicité, tandis que la vie vient justement de l'afflux incessant des mots nouveaux. » (Mortier, 1935 : XVI)

Hapax, création individuelle, démarche concertée, différence entre communautés, hésitation, pour finalement parvenir à un choix collectif définitif : ce vocabulaire nouveau, dont j'ai suivi l'évolution depuis les années 1980, a toute sa place dans les pages du *dico II*.

## Illustrations

Le *dico II* « ne sera pas tout nu, il aura des petits trucs, des belles images », selon la formule d'un jeune Wayāpi, reprenant sans le savoir le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* de Jean d'Alembert :

« On pourroit démontrer par mille exemples qu'un dictionnaire pur et simple de définitions, quelque bien qu'il soit fait, ne peut se passer de figures, sans tomber dans les descriptions obscures ou vagues. Un coup d'œil sur l'objet ou sur sa représentation en dit plus qu'une page de discours » (1751)

ou encore celui d'Alain Rey :

« Le langage naturel ne suffit pas à dévoiler le réel. Il y a les images. » (2011 : 320)

Il est ainsi prévu des dessins, des schémas : une main, un corps, une feuille, un arbre, un moteur hors-bord, une maison, les figures du jeu de ficelle... Et aussi des encarts, des tableaux : les quatre phases de la lune (avec le mythe associé), les points cardinaux (avec la boussole marquant l'est !), le calendrier des saisons, les étoiles, planètes et constellations, les ogres et autres monstres, les cris des animaux...

### Peut-on vraiment conclure ?

À travers le temps et l'espace, malgré des migrations sur des milliers de kilomètres, malgré des hécatombes démographiques inouïes, la langue wayāpi demeure quotidiennement employée par la totalité de la population qui ne considère d'ailleurs pas sa langue en danger.

En cinquante petites années, on est passé de minuscules communautés au bord du gouffre de l'extinction à un peuple dynamique à la remontée démographique fulgurante. En trois générations, il a décidé de réagir et de prendre son destin en mains. Le *dico II* rend hommage à la langue et à ses locuteurs, porteurs d'un héritage culturel, d'un patrimoine, qui se vivifient dans les néologismes du temps présent, tout ce processus participant de ce qui, demain, sera la mémoire. Car si la totalité des peuples amérindiens de Guyane souhaitent aujourd'hui des dictionnaires et des grammaires de leurs langues, c'est précisément qu'ils ne veulent pas mourir. Finasser sur l'écriture comme ci ou comme ça de tel ou tel phonème, tergiverser sur la pertinence de la production de dictionnaires, relève d'un débat stérile. À l'heure où, sans parler du monde invasif des images, la lecture et l'écriture des langues nationales corsettent les peuples à tradition orale, leur appétence de dictionnaires dans leurs propres langues va tout simplement dans le sens de l'histoire. Linguistes et ethnolinguistes ne peuvent se dérober à ce devoir aussi simple qu'impérieux sous peine d'imposture.

Le *dico II* n'entend pas être un livre de vérité, mais le témoin d'un parcours, la translation de l'idée de dictionnaire comme fait culturel exogène dans le champ des possibles de la culture wayāpi, où il n'existait pas avant 1989. C'est même le début d'un voyage que les Wayāpi continueront sans moi.

### Bibliographie

ADAM DE BAUVE Edgar, 1835. Voyage dans l'intérieur de la Guyane centrale, *Bulletin de la société de géographie de Paris* II, 4, pp. 21-24.

ALEMBERT Jean (d'), 1751. *Discours préliminaire de l'Encyclopédie, livre premier de l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de Gens de lettres*, Paris, Le Breton éditeur.

AUDIFFREDY Chevalier (d'), 1763. Carte de la rivière d'Oyapock levée géométriquement et dessinée sur les lieux, présentée à Monseigneur le Duc de Choiseul, Paris, Bibliothèque nationale, Cartes et Plans, Guyane n° 255, 4 feuilles.

BALÉE William, 1994. *Footprints of the Forest. Ka'apor Ethnobotany, the Historical Ecology of Plant Utilization by an Amazonian People*, New York, Columbia University Press.

BALÉE William et Denny MOORE, 1991. Similarity and Variation in Plant Names in Five Tupi-Guarani languages (Eastern Amazonia), *Bulletin of the Florida Museum of Natural History, Biological Sciences* 35, 4, pp. 209-262.

BALZAC Honoré (de), 1865. *Scènes de la vie parisienne*, Paris, Michel Lévy frères, Œuvres complètes.

BEAUDET Jean-Michel, 1996. *Souffles d'Amazonie. Les orchestres tule des Wayãpi*, Nanterre, Société d'Ethnologie.

BERMAN Antoine, 1984. *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard.

BODIN Esprit, 1824. Mission Bodin aux sources de l'Oyapock, ms, ANOM/Guyane E.10.

CARDIM Fernão, 1980 (1584). *Tratados da terra e gente do Brasil*, São Paulo, Livraria Itatatiaia Editora, Reconquista do Brasil nova sér.

CASANOVA Giacomo, 1797. *À Leonard Snetlage, s.l., Réponse à Leonard Snetlage, 1795, Nouveau dictionnaire français contenant les expressions de nouvelle création du peuple français*, Gottingue, J.C. Dieterich éd.

CHAR René, 1955. *Pauvreté et privilège, préface*, Paris, Gallimard, Poésie.

COLLECTIF, s.d. *TLFI: Trésor de la langue française informatisé*, <http://www.atilf.fr/tlfi>, ATILF-CNRS et Université de Lorraine.

COPIN François, 2012. Grammaire wayampi (famille Tupí-Guaraní), thèse de troisième cycle, Université Paris 7 - Denis Diderot, département de Sciences du Langage.

COUDREAU Henri, 1893. *Chez nos Indiens : quatre années dans la Guyane Française, 1887-1891*, Paris, Hachette.

—, 1897. *Voyage au Tapajoz, 28 juillet 1895-7 janvier 1896*, Paris, A. Lahure.

DAVY Damien, 2007. Vanneries et vanniers. Approche ethnologique d'une activité artisanale en Guyane française, thèse de doctorat en ethnologie, Université d'Orléans.

DIETRICH Wolf, 2000. El problema de la categoría del adjetivo en las lenguas tupí-guaraníes, in H. van der Voort et S. van de Kerke (eds), *Essays on Indigenous Languages of Lowland South America : Contributions to the 49th International*

*Congress of Americanists in Quito 1997*, Leiden, Research School of Asian, African, and Amerindian Studies, Indigenous Languages of Lowland South America, Indigenous Languages of Latin America 1, pp. 255-263.

FABRE Alain, 2005. Tupi, in *Diccionario etnolingüístico y guía bibliográfica de los pueblos indígenas sudamericanos*, pp. 166-169 ([http://www.ailla.utexas.org/site/cilla1\\_toc.html](http://www.ailla.utexas.org/site/cilla1_toc.html)).

FLEURY Marie, Damien DAVY et Pierre GRENAND, 2014. Des palmiers et des hommes, in Jean-Jacques de Granville et Marc Gayot (éds), *Guide des palmiers de Guyane française*, Cayenne, ONF-Guyane, pp. 50-81.

FRANCE Anatole, 1925. *Ceuvres complètes illustrées*, tome VI : *La vie littéraire*, Paris, Calmann-Lévy.

GOBLOT Edmond, 1918, *Traité de logique*, Paris, Librairie Armand Colin.

GONZÁLEZ Hebe, 2003. A Typology of Stops in South American Indian Languages, in *Proceedings of the Conference on Indigenous Languages of Latin America-I (23-25 October 2003)*, Austin, University of Texas.

GOUPY DES MARETS, 1690. Journal de Goupy des Marets aux îles d'Amérique et aux côtes d'Afrique en 1675-1676 et de 1687 à 1690, bibl. municipale de Rouen, ms., Coquebert de Montbret, 125.

GOURIO Jean-Marie, 1992-93. *L'intégrale des brèves de comptoir*, Paris, J'ai Lu, Humour.

GRENAND Françoise, 1980. *La langue wayāpi : phonologie et grammaire (Guyane française)*, Paris, SELAF, Langues et civilisations à tradition orale 41.

—, 1982. *Et l'homme devint jaguar : univers imaginaire et quotidien des Indiens Wayāpi*, Paris, L'Harmattan.

—, 1989. *Dictionnaire wayāpi-français, lexique français-wayāpi (Guyane française)*, Paris, Peeters/SELAF, Langues et sociétés d'Amérique traditionnelle 274.

—, 1995. Nommer la nature dans un contexte prélinnéen : les Européens face aux Tupi, du XVI<sup>e</sup> à la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, *Amerindia* 19/20 : *La découverte des langues et des écritures d'Amérique*, pp. 15-28.

GRENAND Pierre, 2014. Les Wayāpi et les animaux, chassés ou non chassés, tableau établi en vue de la révision des espèces chassées, Parc amazonien de Guyane, Cayenne.

GRENAND Pierre, Christian MORETTI, Henri JACQUEMIN et Marie-Françoise PRÉVOST, 2004. *Pharmacopées traditionnelles en Guyane : Créoles, Wayāpi, Palikur*, 2<sup>e</sup> édition entièrement revue et corrigée, Paris, IRD Éditions.

GRENAND Pierre, Françoise GRENAND, Pierre JOUBERT et Damien DAVY, 2017. Pour une histoire de la cartographie des territoires teko et wayāpi (commune de Camopi), *Revue d'ethnoécologie* 11 (10.4000/ethnoecologie.3007).

GRENAND Pierre, Jean CHAPUIS, André COGNAT, Antonia CRISTINOI, Françoise GRENAND, Damien DAVY, Michel JÉGU, Philip KEITH, Emmanuel MARTIN, François NEMO et Pierre-Yves LE BAIL, 2015. Revision of vernacular names for the freshwater fish of French Guiana, *Cymbium* 39, 4, pp. 279-300.

GRENAND Pierre, Pierre JOUBERT, Françoise GRENAND et Damien DAVY, 2016. *Cartes et toponymes des territoires teko et wayāpi*, Cayenne, Parc amazonien de Guyane.

GUIRAUD Pierre, 1986. *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Payot, Langages et sociétés.

HAMMARSTRÖM Harald, Sebastian BANK, Robert FORKEL et Martin HASPELMATH (eds), 2016. Language: Wayampi, in *Glottolog* [base de données sur les langues], Munich, Max Planck Institute for the Science of Human History, version 3.2 (<http://glottolog.org/resource/languoid/id/waya1270>).

HÉRITIER Françoise, 1994. *Les deux sœurs et leur mère, anthropologie de l'inceste*, Paris, Éditions Odile Jacob.

KEY Mary Ritchie, 1997. South American Indian Languages, in M.R. Key (ed.), *Intercontinental Dictionary Series*, vol. I, part 1, unpublished proofs, Irvine, University of California (<https://ids.clld.org/>).

LEPRIEUR François-René, 1834. Voyage dans la Guyane centrale, *Bulletin de la société de géographie de Paris* II, 1, pp. 201-229.

LÉRY Jean de, 1975 (1580). *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dite Amérique, contenant la navigation, et choses remarquables, veuës sur mer par l'auteur. Le comportement de Villegagnon en ce pays la. Les mœurs et façons de vivre estranges des Sauvages Ameriquains : avec un colloque de leur langage. Ensemble la description de plusieurs Animaux, Arbres, Herbes, et autres choses singulieres, et du tout inconnues par deçà*, Genève, Antoine Chappin, réimp. en fac-similé, Genève, Droz, Les classiques de la pensée politique 9.

LITTRÉ Émile, 1872-1878. *Dictionnaire de la langue française, Préface*, Paris, Librairie Hachette et Cie.



MICHAEL Lev, Natalia CHOUSOU POLYDOURI, Keith BARTOLOMEI, Erin DONNELLY, Vivian WAUTERS, Sérgio MEIRA and Zachary O'HAGAN. 2015. A Bayesian phylogenetic internal classification of the Tupí-Guaraní family, Campinas, *Liames* 15, 2, pp. 193-221.

MAUREL Didier, 1998. *Éléments de grammaire émerillon*, Paris, AEA, Chantiers Amerindia 1.23.

MENTELLE Simon, 1768. Carte géographique du voyage fait par MM. Brisson de Beaulieu et Mentelle dans l'intérieur de la Guyane française par ordre de M. le gouverneur dans les mois de mars, avril, mai, juin 1767, Aix-en-Provence, Archives nationales d'outre-mer, Base Ulysse, Guyane n<sup>os</sup> 30, 31, 32, 33.

MIGGE Bettina, 2017. Dictionnaires et lexiques bilingues : langues de Guyane, *Bulletin de l'observatoire des pratiques linguistiques*, Paris, ministère de l'Éducation nationale, Langues et Cité 29, p. 11.

MORTIER Raoul, 1935. Avant-propos, in Aristide Quillet, *Dictionnaire encyclopédique*, Paris, Librairie Quillet, pp. XV-XXII.

MOURA Pedro (de), 1932. Dialeto dos índios Oyampis do alto rio Oyapoc, *Revista do Instituto Historico e Geographico do Pará* 7, pp. 219-222.

NEMO François, Françoise GRENAND, Pierre GRENAND et Antonia CRISTINOI, 2017. Etnosemântica das classificações animais: exemplos de algumas línguas amazônicas, in Guillaume Marchand et Felipe Vander Velden (eds), *Olhares cruzados sobre as relações entre seres humanos e animais silvestres na Amazônia (Brasil, Guiana Francesa)*, Manaus, Editora da Universidade Federal do Amazonas, pp. 299-319.

OUHOUD-RENOUX François, 1998. De l'outil à la prédation : technologie, culture et ethnoécologie chez les Wayâpi du haut Oyapock (Guyane française), thèse de doctorat en ethnologie, Université de Paris X-Nanterre.

PYM Anthony, 1997. *Pour une éthique du traducteur*, Arras/Ottawa, Artois Presses Université/Presses de l'Université d'Ottawa.

PRUVOST Jean, 2014. *Le dico des dictionnaires, histoire et anecdotes*, Paris, J.-C. Lattès.

QUEIXALOS Francisc, 2006. The Primacy and Fate of Predicativity in Tupi-Guarani, in X. Lois et V. Vapnarsky (eds), *Root classes and lexical categories in Amerindian languages*, Vienne, Peter Lang, pp. 249-287.

QUILLET Aristide, 1935. *Dictionnaire encyclopédique*, Paris, Librairie Quillet.

RENAULT-LESCURE Odile, 1986. *Propositions pour une orthographe galibi* [kali'na], Cayenne, ORSTOM éditions.

REY Alain, 2008. *De l'artisanat des dictionnaires à une science du mot, images et modèles*, Paris, Armand Colin, U-lettres.

—, 2011. *Dictionnaire amoureux des dictionnaires*, Paris, Plon, Dictionnaires amoureux.

RICHELET Pierre, 1680. *Dictionnaire François, contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise, ses expressions propres, figurées et burlesques, la prononciation des mots les plus difficiles, le genre des noms, le régime des verbes, avec les termes les plus connus des Arts et des Sciences, le tout tiré de l'usage et des bons auteurs de la langue françoise*, Genève, chez Jean Herman Widerhold.

ROSE Françoise, 2011. *Grammaire de l'émerillon teko, une langue tupi-guarani de Guyane française*, Leuven-Paris-Walpole, Peeters, Langues et sociétés d'Amérique traditionnelle 10.

—, 2012. Borrowing of a Cariban number marker into three Tupi-Guarani languages, in M. Vanhove, T. Stolz et A. Urdze (eds), *Morphologies in Contact*, Berlin, Akademie Verlag, pp. 37-69.

STRADELLI Ermanno, 1929. Vocabulário da língua geral : portuguez-nheêngatú e nheêngatú-portuguez, *Revista do Instituto histórico e geográfico Brasileiro* 104 (158), pp. 9-768.

VEYNE Paul, 1983. *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, Des Travaux.

VIALLETON Jean-Joseph (père), 1888 (22 janvier). Rapport de tournée apostolique chez les Amérindiens de l'Oyapock par le Père Vialleton, ms, archives privées Heckenroth.

YOURCENAR Marguerite, 1977. *Mémoires d'Hadrien*, suivi de *Carnet de notes des 'Mémoires d'Hadrien'*, Paris, Gallimard, Folio 921.

**C'est jamais, jamais fini, un dictionnaire...*****Dictionnaire culturel des mots et des savoirs, Wayāpi de Guyanes*****Résumé**

Vingt ans après la parution du premier dictionnaire wayāpi-français, les locuteurs ont exprimé le souhait de participer à la réactualisation de l'ouvrage. Une équipe s'est constituée pour la confection d'un dictionnaire des mots et des savoirs. Le lexique ancien, patrimonial, est conservé, augmenté des néologismes nés de l'entrée de la société dans la modernité. La toponymie et la biographie des grands ancêtres, immense pan du savoir que la jeunesse entend sanctuariser, seront intégrées, et l'étendue encyclopédique des connaissances naturalistes modernisée.

L'intérêt majeur réside dans l'exploitation de la vingtaine d'années de vie du premier ouvrage parmi les locuteurs-lecteurs. Ils ont eu tout loisir d'en déplorer les défauts, les difficultés de lecture, les manques, mais aussi d'en apprécier l'existence. Au terme des discussions, où tous les types de public ont été entendus, il est ressorti, par exemple, que seule l'adoption d'un ordre alphabétique strict rend justice à tous.

**Mots-clés** : wayāpi, tupi-guarani, dictionnaire, encyclopédie

***A dictionary is never, ever done... Cultural dictionary of words and knowledge, Wayāpi of French Guiana***

**Abstract**

*Twenty years after the publication of the first Wayāpi-French dictionary, the speakers expressed the wish to participate in updating it. A team was put together to build a dictionary of words and knowledge. The ancient lexical heritage would be preserved, augmented by neologisms resulting from the society's entry into modernity. The toponymy and the biographies of the great ancestors – an immense body of knowledge that the youth intends to preserve – would be integrated, and the encyclopedic extent of ecological knowledge would be modernized.*

*The major interest lies in the use made of the first book over its twenty years' history among the speakers-readers. They had plenty of time to deplore its defects, its reading difficulties, its gaps, but also to appreciate its existence. By the end of the discussions, in which all different types of audience were heard, it became clear, for example, that only the adoption of a strict alphabetical order gives justice to all.*

**Keywords**: Wayāpi, Tupi-Guarani, dictionary, encyclopedia